

Lumière !

J'ai vu le jour une nuit sans lune

Je suis né à Paris, la Ville lumière, phare de la civilisation moderne. Chassant les ténèbres millénaires de la religion, la science et la rationalité y ont fait leur nid. J'ai grandi dans l'éblouissant 5e arrondissement, loin des banlieues grises et ternes, à l'ombre de la Sorbonne et du Panthéon. La lumière était partout, dans nos vastes appartements, aux terrasses des cafés, dans nos esprits libéraux, dans notre avenir radieux. Mais la vie m'apprit que nous ne partageons pas tous ces mêmes clartés.

Je suis le fruit d'un amour céleste. Mon père, brillant physicien, illuminait de son génie sa discipline. Son existence fut celle d'une supernova. Né dans une famille de mineurs, il vécut son enfance parmi les gueules noires. Élève doué, il agrégea très tôt tout ce qu'il captait de poussière de savoir. Fêru de littérature autant que de science, il dévorait les livres passant sur son orbite. Sa masse intellectuelle s'accrut rapidement : premier prix de mathématiques, lauréat du concours général de physique-chimie. Mis dans des conditions d'étude optimales, poussé par ses professeurs, son cerveau déclencha les délicates réactions de fusion des connaissances nécessaire à un chercheur pour survoler sa discipline. Il acquit le statut d'étoile scientifique et trôna en Roi-Soleil sur sa spécialité. À sa mort, ses proches publièrent tout ce que ce génie avait

secrètement produit d'idées novatrices et d'intuitions révolutionnaires. Sa disparition biologique créa une gigantesque explosion de savoir qui bouleversa la science.

Ma mère était un autre type d'astre. Son corps fascinait. Ses arabesques et sa grâce hypnotisaient les scènes européennes. Danseuse étoile à l'opéra, elle scintillait au firmament de la voûte artistique. Elle s'était battue, avait souffert pour mériter sa place. Sa lumière était plus froide, plus dure que celle de mon père. Lui avait l'évidence du génie, nul obstacle n'avait altéré sa chaleureuse aura.

La lumière émanant de ces deux êtres éblouissait. Mes parents en imposaient aux plus cultivés, émerveillaient les jeunes et magnétisaient les intelligences moyennes. Dans notre salon, l'élite parisienne se bousculait pour les contempler. La rationalité, si chère à mon père, ne touchait pas ce tapis de courtisans. La fascination envahissait leur esprit, obscurcissait leur jugement. Ils vénéraient ces lumières scientifique et artistique et s'y abreuvaient. Une fois chez eux, ils reflétaient un peu ce rayonnement, comme un disciple renvoie la sagesse de son maître.

Je grandis à l'ombre de ces beaux esprits. L'évidence de mon génie avait bercé mon enfance. Le regard fier de mon père m'interrogeait : « Dans quelle discipline vas-tu briller, mon fils ? » Ma mère me scrutait, tentant de repérer mes dons. J'étais inscrit dans les meilleurs établissements, bénéficiais de loisirs multiples : sports, musique, beaux-arts. Mon père me familiarisait avec l'esprit critique, m'introduisait à la logique. Avec ma mère, nous parcourions les expositions et les salles de spectacles de la capitale. La mèche de mon talent tardait à s'allumer...

Vint mon baccalauréat. Bon élève, affirma ma mention. Mais je devinais leurs pensées. On dépasse aisément un bon élève, on ne dépasse pas la lumière. La fulgurance de leur génie ne pouvait tolérer ma petite allure. Gaspiller leur énergie à nourrir un rejeton qui n'atteindrait jamais la masse critique nécessaire à la naissance d'une étoile n'entraînait pas dans leur logique. Ils se désintéressèrent de moi. J'étais condamné à refléter le rayonnement des autres.

Je n'étais pas une lumière, cependant je ne manquais pas de courage. Il me fallait prouver que j'étais leur digne héritier. Je m'inscrivis en première année de physique et me mis au travail. Il me fallait briller, resplendir et reprendre ma place dans les cieux. La lumière devint ma quête, mon absolu. Je délaissai les activités et les personnes pouvant me ralentir. Je coupai les liens me rattachant à ma vérité. J'accélérai sans cesse. Mais la vitesse d'un astéroïde n'atteindra jamais celle d'un rayon. Et seuls les poètes voient une étoile filante dans un caillou se consumant dans l'atmosphère. Je m'épuisais dans cette impossible ambition. Mes rêves se peuplèrent d'équations quantiques irrésolues. Des trous noirs rongeaient mon esprit et dévoraient mon jugement. Ma rationalité, si chèrement acquise, déserta. Elle n'était plus en phase avec cette course fanatique, ma nouvelle religion.

Un soir, à la lumière crue du néon éclairant ma chambre, je me forçais à ingurgiter un résumé sur le modèle Hartle-Hawking. Ce brillant papier suggérait qu'en approchant d'un évènement aussi fondamental que la naissance de l'univers, le temps s'effaçait laissant place à l'espace. Plus de temps, plus de naissance. Plus de temps, plus de vitesse, et plus de course effrénée. Dans mon cerveau déjà exténué, les plombs fondirent. Le funambule que j'étais devenu chuta dans le précipice de l'espace-temps.

Je découvris mes ténèbres. Les portes étaient lourdes et froides, les fenêtres étroites et garnies de barreaux. Les chambres capitonnées étouffaient les plaintes. Les couloirs aseptisés résonnaient du vacarme des chariots. Des lanières et des ceintures entravaient mon corps. Mon crâne voulait se fracasser. Mon esprit brumeux, contenu par de puissants neuroleptiques, flottait dans la pénombre. Il sombra dans la psychose. Les hallucinations m'envahirent. Des photons me brûlaient, m'écorchaient. Des ondes lancinantes pénétraient mon être. Des cordes et des nœuds m'asphyxiaient. Parfois, mon cerveau s'éclaircissait. Un instant de lucidité m'était accordé. Une voix m'interrogeait. Les premières séances furent écourtées, ma folie revenant au galop.

L'absence totale de stimulations et de repères me soulagea. Dans la longue nuit que je traversais, la disparition de mon obsession, la lumière, m'apaisa. Des soignants m'aidèrent à rétablir le contact. Mon nouvel univers était clos, fini. Il tournait autour de deux centres de gravité : la cour et le réfectoire. Une clarté naturelle, mais blafarde, froide, baignait la cour. Une promenade quotidienne nous y était imposée. Je me dépêchais de la boucler et rentrais me réfugier dans le bâtiment. Le réfectoire était sombre mais chaleureux. Les peintures passées et le mobilier usé me rappelaient les cantines de ma jeunesse. Je m'y sentais bien. Nous nous y retrouvions trois fois par jour. Les bavards parlaient, les danseurs dansaient, les boudeurs ronchonnaient. Moi, je les observais. Le reste du temps, nos corps déambulaient des chambres à la salle commune. Nos esprits dérangés vagabondaient dans le dédale de leurs incohérences.

C'est lors d'un repas que je fis la connaissance d'Albert. Des épaules de bûcheron, des bras comme des cuisses, une face large et ronde, une peau noir ébène, des dents blanches et un sourire à vous décrocher la lune. Ce colosse, au rire bruyant et communicatif, pouvait aussi vous enfoncer une compagnie de CRS. Il trainait avec une vieille femme qu'il surnommait affectueusement Rita, la sainte des causes perdues. Chaque soir, ils se lançaient dans des joutes verbales où les arguments logiques laissaient place à leur folie. En découlaient des conclusions loufoques qui les faisaient hurler de rire. Appréciant mes airs de gentil garçon et mon naturel calme, ils m'avaient désigné arbitre de leurs débats. J'étais entré dans leur monde. Rita avait le don d'écoute. Elle débordait de bienveillance, mais j'ignorais si elle me comprenait. Elle me laissait monologuer sans jamais intervenir. Son sourire édenté me suffisait. Albert me faisait office de parapluie, de paravent et de parasol. À l'ombre de ce géant, je me sentais en sécurité, à l'abri des jugements définitifs. Son corps noir irradiait une douce tiédeur.

Je découvris un sentiment que je n'avais jamais connu : la chaleur. La chaleur d'une conversation sans remarque éblouissante, la chaleur d'un regard sans volonté de mettre en lumière les défauts de l'autre, la chaleur d'un rire sans un éclat d'hypocrisie, la chaleur d'un

ami. La lumière m'a aveuglé. Je me suis épuisé à la poursuivre, comme un papillon de nuit autour d'un lampadaire. Et je suis tombé, inanimé, sur le trottoir froid de la vie. Que les étoiles brillent, que les corps célestes reflètent leurs rayons. Je suis fait d'une matière noire qui ne scintille pas. L'homme a besoin de chaleur. Sans elle, il n'est qu'une comète dans l'univers, brillante mais gelée. La chaleur qui m'a sauvé n'a que faire du génie et de la rationalité. Des qualités plus simples, plus accessibles la nourrissent : la gentillesse, l'empathie. Elles sommeillent en chacun de nous. Nous ne sommes pas tous des êtres de lumière, mais nous pouvons devenir des êtres de chaleur.

Nous avons été libérés une nuit sans lune, Albert, Rita et moi. Notre trio d'êtres bancals se soutient. On nous a installés dans un appartement. J'ai trouvé un petit emploi de bureau, Albert travaille comme veilleur de nuit, Rita s'occupe de nous. Les soirs d'hiver, les flammes du poêle projettent des ombres dansantes sur les murs de notre caverne, mais seules les braises de notre amitié nous préoccupent. Nous poursuivons nos discussions joyeuses et démentes. Elles nourrissent nos cœurs. Pour mon père, un échange autre que brillant ne pouvait s'envisager. Ma mère, elle, rayonnait, mais sa lumière froide a transi mon enfance.

J'erre aujourd'hui dans les banlieues grises de la capitale. Les façades n'ont pas l'éclat de mon quartier de naissance, mais on y trouve des bistrots où la chaleur humaine est plus intense que dans les cafés parisiens. J'y soutiens des êtres qui, comme moi, ont vénéré la lumière, qui ont passé leur vie à poursuivre cette chimère. Parmi les hommes, de véritables êtres lumineux existent, sans doute, mais dans leur majorité ce sont des êtres ternes. Pourquoi cette fascination ?

Ma mère a mal vieilli. Sous l'effet des mauvais traitements qu'elle lui a infligés, son corps s'est déformé et racorni. Contrairement à son mari, son aura s'est peu à peu ternie. Sur la fin, elle était à peine luminescente. Il ne restait rien de l'étoile qu'elle fut. Je l'ai enterrée hier. Albert et Rita m'ont accompagné. L'église Saint Étienne-du-Mont était froide et vide. La

flamme du cierge pascal vacillait. Par les vitraux latéraux filtrait une lumière colorée, hypnotisante, enchanteresse.

Emmanuel Monge